

Combat au bout de la nuit

« Où que me porte mon voyage, la Grèce me blesse... »

Élie Castiel

Number 307, March 2017

Combat au bout de la nuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2017). Combat au bout de la nuit : « Où que me porte mon voyage, la Grèce me blesse... ». *Séquences : la revue de cinéma*, (307), 4–5.



COMBAT AU BOUT DE LA NUIT

« OÙ QUE ME PORTE MON VOYAGE, LA GRÈCE ME BLESSE... »¹

Quelles que soient les époques, de la Grèce antique éprise de Dieux, à aujourd'hui, où le christianisme orthodoxe conserve consciemment ou inconsciemment quelques fragments de son passé; qu'il s'agisse aussi de la prise en charge de l'individu hellène pour maintenir son identité, un geste acquis qu'importent les régimes, les guerres, les combats, le reste du monde, la Grèce résiste. Berceau de la civilisation occidentale et qui à un moment relativement proche de notre Histoire, tombe presque en ruines à cause de l'incompréhension de ceux qui en ont profité. En érudit humaniste, voire philosophe de l'image, ethnologue de la conscience, Sylvain L'Espérance nous guide dans un long et sinueux périple sur mer et sur terre d'une troublante et poignante audace.

ÉLIE CASTIEL

L'Espérance, un nom qui indique de but en blanc l'espoir, alors qu'ironiquement le film se conjugue au désespoir, à la révolte, quasiment à la soumission. Mais mine de rien, le cinéaste engagé donne la parole au citoyen pour réfléchir sur son pays, son passé glorieux, ses fantasmes idéologiques, sa traversée des siècles. Les mots qu'il faut pour illustrer ce magnifique poème sont peut-être absents. L'Espérance en est conscient. C'est alors que le cinéma prend le relais pour oser crier, pour témoigner, défendant par là même que le média en question n'est pas un art en perdition, mais bel et bien une aventure vivante de tous les possibles, une sorte de *guérillero* des montagnes prêt à se dresser contre la tyrannie. Jamais cinéma ne fut aussi essentiel, discursif, envoûtant dans ce qu'il peut montrer, usant des symboles, des métaphores et des allégories,

comme celle de « la caverne » de Platon où tournant le dos à l'entrée du refuge, ces hommes enchaînés ne prennent pas conscience de la réalité. Mais L'Espérance, dans une espèce de délire impressionniste, délivre ces âmes perdues des maillons qui les enchaînent, les sommant de faire face à l'issue pour enfin prendre l'avenir entre leurs mains.

Et pourtant, cette tragédie grecque, c'est aussi la tragédie de l'Occident, des siècles de changements utiles et inutiles, de luttes intestines, de racismes incompréhensibles, d'humanités déchirées. Film marxiste par sa contribution de l'individu à l'appareil social et politique, souverainement individualiste par le repli de l'homme à sceller par le biais du sacrifice le maintien de sa liberté fondamentale, **Combat au bout de la nuit** est à ce point utile que c'est par l'esthétique que ces propositions

PHOTO: Les femmes de ménage du ministère des finances



se concrétisent, prennent vie et résonnent comme des odes jubilatoires, véritables hommages à l'universalité de l'être.

Le cinéma de Sylvain L'Espérance est ainsi fait: d'un lien complice et suspendu à l'autre, d'une démarche formelle structurée qui participe de plein fouet à la thématique abordée, mais surtout d'une soif de connaissance des *ailleurs oubliés*, comme dans sa trilogie malienne qui demeure un témoin privilégié.

Oui, en effet, la Grèce nous blesse.
Et Sylvain L'Espérance trace les
plaies internes et extrinsèques
toujours pas cicatrisées d'un pays en
mutation ou encore à la dérive.

Aujourd'hui, c'est la Grèce, sa fragile constitution, son désespoir, sa résignation face aux grands de l'UE qui, d'une certaine façon, ne désirent que la posséder, signant d'un décret futile mais dans le même temps tentaculaire le retour aux sources de l'Histoire moderne de la Grèce. Le roi Constantin n'était-il pas d'origine allemande après tout ?

Et puis le film, **Combat au bout de la nuit**, l'histoire d'un groupe de femmes de ménage qui résiste depuis longtemps pour reprendre leurs postes, envolés comme par magie. Des femmes résistantes, de *pasionarias* du nouveau monde, des exclues *aristophaniennes*, justement des héroïnes d'Aristophane, auteur comique féministe (*L'assemblée des femmes* / *Ekklesiázousai*, *Lysistrata* / *Lusistratè*) de la Grèce antique, sans doute trop avant-gardiste pour son époque.

Il n'est guère surprenant que L'Espérance soit à la direction photo et dirige idéologiquement ses collaborateurs. Ce parti pris politique le situe dans une position de force, tel un partenaire, un adhérent aux idées qu'il défend. On ne peut que louer cette

démarche. Filmer la lutte, la résistance, l'accablement, le désespoir... tout en tenant compte de ne pas désertier le média qu'on défend, ces images en mouvement censées immortaliser le moment.

Et puis des Hommes, le cadre policier, chacun d'eux prêt à attaquer, ou selon la situation, participant intérieurement à la révolte par leur sereine neutralisation. Et aussi des pensionnaires dont on a réduit les montants mensuels à un taux désespéré, ou encore de vieux chômeurs qui préfèrent chanter la nostalgie d'une époque lointaine. Car dans **Combat au bout de la nuit**, la révolte est presque essentiellement *femme*. Comme dans la Grèce antique, elle rejoint ses forces et son énergie pour faire face à l'agresseur.

Le thème rejoint aussi celui des migrants, car c'est, aujourd'hui, un thème grec. Des espoirs d'une vie meilleure; ils ramassent des ordures, vivent d'expédients; vendent ce qu'ils ont pu rassembler pour pouvoir survivre; se résignent devant la xénophobie ambiante, mais trouvent espoir dans les actes humanitaires d'une gauche mal vue. C'est la loi de la géopolitique mondialisée où seules les grandes puissances peuvent s'en tirer. Grecs et réfugiés se joignent et s'entrechoquent dans le film de L'Espérance. Qu'il s'agisse d'Alexandra Pavlou, travailleuse socialement (et politiquement) engagée, de Makis Mantas, sorte de *médecin sans frontières* local, ou encore de Sipan Rojava et d'Abdallah Marzouk, des réfugiés, citoyens grecs à part entière en devenir, si la destinée du pays le permet.

On pense alors à ces vers du poème *Où que me porte mon voyage*, de Yorgos Séféris, poète et diplomate, né à Smyrne, francophile, prix Nobel de littérature en 1963.

*Pendant ce temps, la Grèce voyage,
voyage toujours.*

*Et si la mer Égée se fleurit de cadavres,
ce sont les corps de ceux qui voulurent rattraper à la nage
le grand navire.*

Où que me porte mon voyage, la Grèce me blesse.

Oui, en effet, la Grèce nous blesse. Et Sylvain L'Espérance trace les plaies internes et extrinsèques toujours pas cicatrisées d'un pays en mutation ou encore à la dérive. Et puis une voix grecque, celle de la narratrice Angeliki Kounenidaki, dont la force d'expression atteint une sorte de sublimité aérienne, transformant les mots en une ode bouleversante d'altruisme à ses propres racines, comme un cri du cœur, en même temps que rendant au film un hommage transcendant, plein de bruit et de fureur, pour atteindre finalement la liberté tant souhaitée. Le dernier plan restera longtemps gravé dans la mémoire.

★★★★★

¹Όπου και να ταξιδέψω η Ελλάδα με πληγώνει (*Où que me porte mon voyage, la Grèce me blesse*), poème de Yorgos Séféris (1936), traduit par Jacques Lacarrière et Egérie Mavraki.

■ FIGHTING THROUGH THE NIGHT | **Origine:** Canada [Québec] – **Version originale:** grec – **Sous-titres:** français, anglais – **Année:** 2016 – **Durée:** 4 h 45 – **Réal.:** Sylvain L'Espérance – **Recherche:** Filio Chatzinakou – **Images:** Sylvain L'Espérance – **Mont.:** Sylvain L'Espérance – **Son:** Sylvain L'Espérance – **Conception sonore:** Catherine Van Der Konct – **Mus.:** Don Stavrinou (pièce: *Kinighi* / *Hunt*) – **Narration grecque:** Angeliki Kounenidaki – **Prod.:** Sylvain L'Espérance, ainsi que Pierre Marier (producteur délégué) – **Dist. / Contact:** Les Films du tricycle